

24 images

24 iMAGES

Entretien avec Gabrielle Stemmer Femmes au foyer sur YouTube : le huis clos comme refuge et prison

Samy Benammar

Number 198, March 2021

Ici et ailleurs – variations pour huis clos

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96400ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Benammar, S. (2021). Entretien avec Gabrielle Stemmer : femmes au foyer sur YouTube : le huis clos comme refuge et prison. *24 images*, (198), 22–31.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Entretien avec Gabrielle Stemmer

**Femmes au foyer
sur YouTube :
le huis clos comme
refuge et prison**

PROPOS RECUEILLIS PAR SAMY BENAMMAR



↑ Gabrielle Stemmer

Les nouvelles écritures numériques ouvrent le huis clos, ajoutant à la fenêtre sur cour, celle du navigateur. L'écran n'est plus synonyme d'isolement mais, au contraire, d'une rencontre d'espaces domestiques à la fois distants et proches.

Jeune cinéaste française, Gabrielle Stemmer entreprend dans son premier documentaire *Clean With Me (After Dark)* une démarche d'archéologie des médias qui tend à questionner un genre vidéo issu de la plateforme YouTube où l'on voit des femmes au foyer américaines s'enregistrer pendant qu'elles effectuent leurs tâches ménagères. Si le sujet peut sembler superficiel, le film vient étudier, nuancer et déconstruire la vision réductrice que l'on pourrait avoir de ces femmes. En naviguant entre les images, et en plongeant dans leurs comptes Instagram et autres archives numériques, *Clean With Me* interroge les enjeux liés à l'espace domestique, soulevant diverses questions relatives à la notion d'intimité à l'ère des réseaux sociaux. Par ailleurs, le film utilise la technique du « desktop documentary », simulant une capture d'écran qui met le spectateur dans la peau de la cinéaste monteuse naviguant entre ces contenus sur l'écran de son ordinateur. La notion de huis clos semble ainsi habiter le film, et ce d'autant plus dans le contexte pandémique actuel.

Dans une entrevue accordée aux RIDM – où elle a remporté le Prix du meilleur court ou moyen métrage international – Gabrielle Stemmer évoque *Jeanne Dielman, 23, quai du commerce, 1080 Bruxelles* (1975) comme inspiration, signalant son affiliation avec la grande tradition cinématographique de l'espace domestique oppressant. Cet héritage derrière *Clean With Me (After Dark)* fut le point de départ d'une conversation avec la cinéaste autour des différents enjeux du huis clos.

L'héritage de Chantal Akerman apparaît de manière évidente dans ton film, qui traite lui aussi d'espaces domestiques où l'on est en présence de femmes seules effectuant leurs tâches ménagères. Dans les deux cas, on peut remarquer une double identité du temps et de l'espace du huis clos qui est aussi bien le lieu d'un calme absolu que d'une violence insupportable de banalité. J'aimerais beaucoup t'entendre sur cette idée du huis clos qui se définit paradoxalement à la fois comme refuge et prison.

Ce qui m'intéresse, au-delà de *Clean With Me*, jusque dans les lectures et les films que je consomme, c'est toujours quand une chose se dissimule derrière une autre. Je trouve

que le huis clos est par excellence le lieu où l'on se cache des autres, et réciproquement. Ce qui m'avait frappée dans *Jeanne Dielman*, c'était le temps réel et cet enchaînement sans fin d'actions. Aucun espace n'est laissé à la pensée jusqu'au drame final qui est représenté avec la même banalité que le reste. C'est surtout à cette caractéristique que je fais référence dans *Clean With Me* parce que les femmes qui y apparaissent exécutent les mêmes tâches domestiques et vivent le même enfermement, mais le temps est cette fois-ci accéléré, ce qui le maximise encore plus.

C'est intéressant que tu mentionnes cette accélération parce que Chantal Akerman était étonnée qu'on lui parle sans cesse de temps réel alors que cette durée dans le film est complètement artificielle, c'est une mise en scène chronométrée.

Je dirais même qu'en voyant *Jeanne Dielman*, on pourrait croire que c'est ralenti. Mais dans les *clean with me*, c'est vraiment toujours accéléré, parce que c'est la performance qui prime : ces femmes doivent montrer qu'elles en font le plus possible et c'est toujours plus impressionnant en accéléré. Maintenant, il y a des vidéos de ménage qui se font sans accélération, mais ce ne sont pas des *clean with me*. Ce sont des vidéos d'ASMR¹ pour calmer les gens.

Il y a aussi ces vidéos où quelqu'un étudie pendant dix heures en s'accordant une pause pour manger une pomme. Il y a quelque chose d'un peu anxiogène dans cette culture du bien-être et de la productivité, non ?

Ça s'appelle des *study with me* et on y trouve également des sous-genres : les marathons d'une journée complète, les sessions intenses de deux heures avec ou sans pause etc. Ça existe depuis plusieurs années mais, avec le confinement, les *streamings* en direct sont devenus plus fréquents et permettent aux internautes de discuter dans le *chat* pendant qu'ils travaillent tous en même temps. Ça remédie à un manque de socialisation en recréant celle-ci à travers les réseaux. Je ne dirais pas que c'est anxiogène, mais les vidéos de productivité sont paradoxalement visionnées pour procrastiner. On finit parfois par accorder plus de temps au visionnement des vidéos qu'à notre propre productivité.

Techniquement, c'est plus difficile de faire le ménage en regardant quelqu'un le faire ?

Au contraire, c'est le but premier des vidéos. Ces femmes se mettent le programme sur une télévision et font le ménage en même temps... quand ce n'est pas perverti par des gens comme moi qui regardent sans du tout faire le ménage (rires).

Dans ton film, il y a deux niveaux d'intimité : le premier est celui de cette exposition de l'espace domestique qui peut créer un malaise, le second se révèle à travers les réseaux sociaux de ces femmes. Ça nous ramène encore à *Jeanne Dielman* où c'est moins l'espace domestique que le

temps pris dans chaque geste qui nous permet progressivement d'entrer dans le personnage.

Oui, l'intime se trouve surtout dans les pratiques liées aux réseaux sociaux et ce, même quand on ne se filme pas. Si on regarde les maisons de ces youtubeuses de ménage, elles sont tout sauf intimes. Évidemment, rien ne traîne et il n'y a pas non plus de décorations. Leurs cuisines se ressemblent toutes, l'espace privé devient espace de représentation. On en vient à se demander où sont rangées leurs affaires et quelle marge de liberté est laissée à leurs enfants et leurs maris. On voit bien que ces derniers n'ont pas pu décorer comme ils l'auraient souhaité. Ce sont des intérieurs très féminins et stéréotypés. C'est forcément elles qui décident où elles mettent tout et, dans ces conditions, quelle est la place laissée dans le foyer pour l'homme ?

Tu le perçois comme une dynamique de contrôle ?

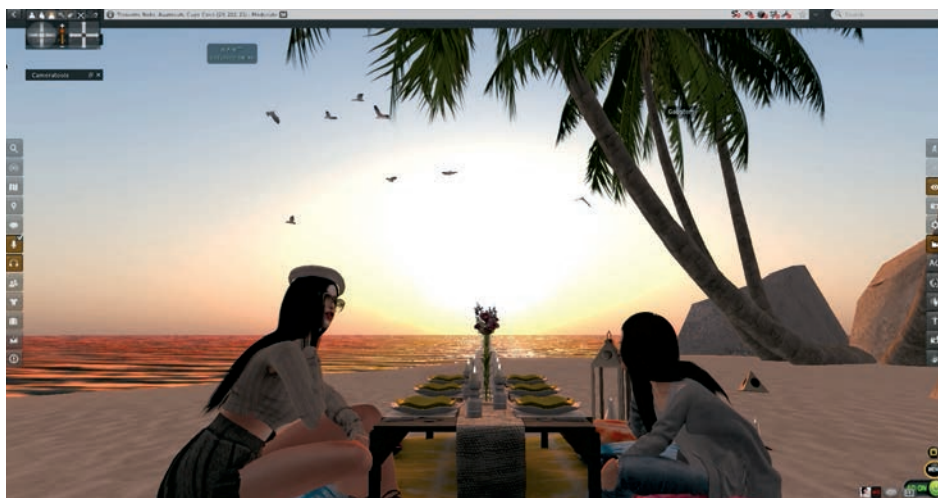
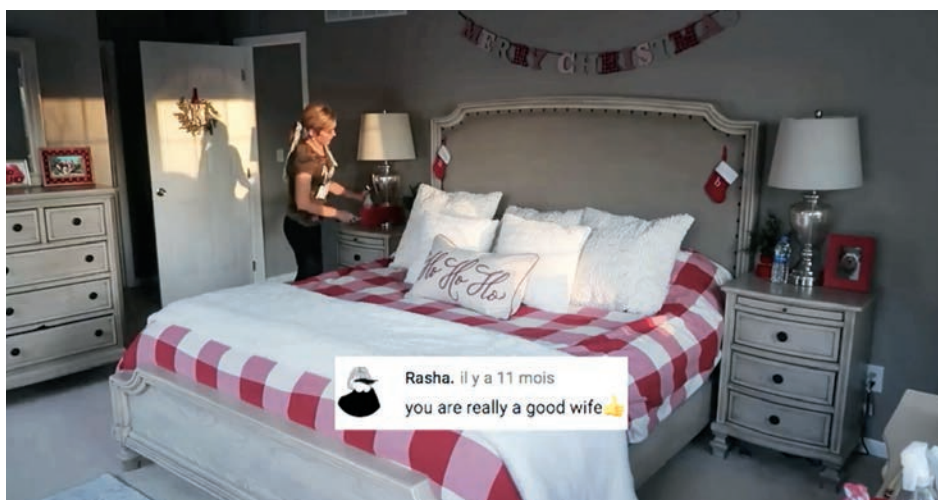
Oui, j'ai vraiment l'impression que comme la maison est la seule chose qui leur appartienne, elles en font vraiment leur environnement à elles. L'espace familial se plie à leurs règles pour alimenter leurs chaînes YouTube et je pense que c'est une prise de contrôle qui répond au fait que c'est le seul espace qu'on leur a laissé. Elles entrent dans une dynamique d'auto-persuasion où, par exemple, le terme de *homemaker* est préféré à celui de *housewife*. Changer les mots pour changer la condition. *Homemaker*, terme assez récent je pense, crée l'image plus valorisante de quelqu'un qui a construit une maison et un foyer.

Ces femmes se construisent dans cet espace, mais l'exposer ouvre la porte à l'invasion. Le lieu où elles prétendent prendre soin d'elles, leur cocon, est donné à voir à quiconque possède une connexion Internet.

Elles s'exposent beaucoup aux critiques des autres, mais elles se protègent aussi beaucoup. C'est pour ça notamment que leurs maisons sont si similaires. Des maisons modèles qui offrent le moins de prises possibles aux critiques superficielles des internautes. On leur dit quotidiennement qu'elles ne font pas correctement les choses, que ce soit pour le ménage ou d'autres types de vidéos. C'est quelque chose de récurrent chez les youtubeuses et beaucoup d'entre elles en témoignent : en filmant leurs vies privées, elles ouvrent la porte aux avis de tout le monde et, dans leurs termes, *s'en prennent plein la gueule*. Tout ce qui relève du privé et devient public est critiqué, particulièrement l'éducation des enfants. Il y a un équilibre difficile à trouver pour faire exister l'espace privé en public, une cohabitation qui peut sembler illogique.

Cette cohabitation permet de repenser l'espace clos de l'intimité. On finit par comprendre qu'il y a une volonté d'évasion, un appel à sortir de cet enclos.

Si on regarde les *stories* des femmes de mon film sur Instagram, il y en a très peu en extérieur ; même leurs jardins sont souvent filmés par la fenêtre. Évidemment, ça résonne autrement avec le confinement, mais je pense que la pandémie n'a rien changé dans leurs vies. Elles sont confinées tout le temps. Par contre, c'est sûr qu'elles



↑ Bolly Coco (2020) ↑ Clean With Me (After Dark) (2020)

ressentent cette sensation d'enfermement parce qu'elles ont des crises d'angoisse et en parlent. Ce sont aussi souvent des femmes de militaires absents et il y a donc un décalage entre leurs expériences respectives qui se ressent encore plus fortement, j'imagine, quand le couple se retrouve. L'envie de s'éloigner est démultipliée par ce phénomène.

En réaction à ça, il y a l'envie de produire leurs propres espaces de discussion ?
Oui, aussi. Elles créent une communauté virtuelle pour conjurer la solitude géographique.

On insiste souvent sur l'implication du spectateur dans les « desktop documentaries », mais peu sur l'intimité des cinéastes qui se donne à voir à travers des images tirées de leurs historiques de navigation.

Oui, ce qui m'intéressait initialement, c'était ce hors champ de la personne qui clique. Quand j'ai commencé à travailler sur le film, il portait davantage sur les raisons pour lesquelles je consommais ces contenus. Je voulais qu'on navigue dans mes dossiers, qu'on voit l'intimité de mon ordinateur avec mon vrai fond d'écran par exemple. Au fur et à mesure, le film s'est dépouillé pour prendre le chemin d'une sorte de démonstration. Du titre à la fin, c'est une trajectoire assez linéaire. Bien sûr, on se demande au début pourquoi quelqu'un regarderait des *Clean with me*, mais cette interrogation ne dure pas ; elle laisse vite la place aux situations montrées. J'aimerais proposer une forme documentaire qui inviterait à fouiller dans les dossiers numériques de quelqu'un. Il y aurait une autre couche de sens qui remplacerait tout type de voix off.

Cela renvoie aussi à Chris Marker, une autre de tes inspirations. Dans *Level Five*, un huis clos devant un ordinateur, on est dans une dynamique de démonstration tandis que dans *Immemory*, le CDrom qui reprend certaines images du film, le cinéaste redonne la place à cette idée de fouille archéologique.

Oui et, en tant que spectateur, c'est jouissif, mais je pense qu'il y a plusieurs types de spectateurs : ceux qui aiment fouiller et ceux qui aiment moins... Moi j'adore, et Chris Marker a créé plein de choses qui vont dans ce sens, comme le musée qu'il a fait dans *Second Life* qui invite à la promenade. Je trouve ça super, ce genre d'initiative.

Marker et Akerman ont marqué le début de l'intrusion des cinéastes dans les musées et les installations et c'est une posture d'artiste qui tranche avec les réalisateurs qui ont précédé. Depuis la mort de Chantal Akerman, les interventions de sa monteuse Claire Atherton ont mis de l'avant un rapprochement entre l'espace du huis clos et la salle de montage, une analogie d'autant plus évidente dans le « desktop documentary ».

Je ne connaissais pas du tout ce type de films avant de voir *Transformers: The Premake* de Kevin B. Lee et de faire le mien. Ce n'est pas du tout ce type de cinéma qui m'a

amenée à en faire. Je crois que c'est le fait de devenir monteuse et de me retrouver seule, ou à deux, face à des ordinateurs qui a créé un rapport bien plus fort et créatif avec eux. Donc oui, c'est lié au montage et à la solitude de ce travail. Puis un film sur son ordinateur, on peut le faire seul, sans tournage.

Et donc quel cinéma t'inspirait initialement ?

Les films que j'ai vus dans mon adolescence, très variés mais des gros classiques. J'adore les films du classicisme hollywoodien. Des cinéastes comme Kieslowski également qui, formellement, sont très éloignés de ce que je peux faire en ce moment. Et puis, la découverte du montage a influencé ma pratique de réalisatrice.

Nous n'avons cessé de faire référence à de nouvelles formes alors que ta pratique se situe tout autant dans la lignée des concepts classiques comme la fenêtre sur cour et le voyeurisme présents dans le cinéma hollywoodien que tu évoques.

Un film constitue toujours une incursion dans la vie de quelqu'un, d'où cette proximité. Les contenus YouTube fonctionnent comme des séries étendues sur des années, mais avec des "vraies gens", bien qu'ils se mettent en scène. C'est comme un film avec plein de personnages, YouTube. Les vidéos de ménage, j'en voyais beaucoup avant de faire le film et je connaissais le prénom de toutes les filles, de leurs enfants et de leurs maris. Quand elles faisaient autre chose qu'une vidéo de ménage, j'étais contente parce que je pouvais voir d'autres aspects de leurs vies.

La plateforme ayant tout juste quinze ans, la prise de conscience du *storytelling* de Youtube et son étalement sur plusieurs années est récente.

Oui, et en même temps, comme ce sont des contenus courts et très réguliers, on peut vite arriver à une masse de vidéos assez phénoménale. Même à deux vidéos par semaine, ça fait une grosse production. Je me suis rendu compte qu'il y a certaines femmes que je suis depuis sept ans. Elles ont désormais des enfants qu'on voit grandir. C'est comme une télé réalité, mais pour de vrai. On ne les a pas enfermées dans un huis clos, elles se montrent elles-mêmes dans leurs vies.

C'est intéressant que tu fasses ce lien avec la télé réalité où il y a aussi cette volonté de jouer avec le huis clos.

Pour le coup, je ne connais pas tant la télé réalité, mais les youtubeuses *lifestyle* proposent d'aller directement chez elles tandis que la télé réalité est faite de décors fabriqués dans lesquels on installe 15 personnes. Il y avait, je pense, de la mise en scène et on ne pouvait pas non plus les voir 24 heures sur 24. Par contre il y a des sites où on a accès à des caméras en continu chez des gens.

Il y a des *livestreams*, oui.

J'ai visité une fois le site Insécam : on y a accès à des webcams placées chez des particuliers, dans des bureaux ou à leurs fenêtres. Des fois ils ne font rien du tout, mais tu peux aller de caméra en caméra et voir quelqu'un manger, une mouette se poser sur un lampadaire, c'est vraiment fascinant.

Fascinant et effrayant.

Oui complètement.

L'idée de *live* est présente dans les *clean with me*. Les vidéos étant toujours pensées au présent avec une adresse au spectateur, je me demande si une vidéo postée il y a un an pourrait être « vécue en direct » aujourd'hui.

Je ne pense pas qu'elles aient vocation à être revues. Par exemple, les youtubeuses qui font du *clean with me*, produisent une vidéo par semaine ce qui rend les contenus périssables. Il y a aussi la structure des abonnements et du *feed* YouTube qui rend les vidéos vite dépassées. Même techniquement, elles s'améliorent : les caméras sont de plus en plus performantes, il y a plus d'angles, plus d'axes. Pour mon film, j'ai visionné de vieux *Clean with me* quand je cherchais des images particulières et je voyais que l'accélération était moins bien faite, les musiques d'une autre époque. En ce sens-là, elles témoignent d'un présent très précis, vite dépassé.

Les créatrices évoluent vers quelque chose de plus cinématographique ?

Oui vraiment, et elles le maîtrisent très bien. Par exemple, certaines proposent des séquences où elles lavent leurs cuisines et, si on regarde bien, il y a six ou sept plans : des gros plans, des plans larges. Certaines se font même filmer par d'autres personnes. On perd alors la dimension caméra de surveillance qui m'intéressait au départ. Quand elles sont filmées par leurs maris ou des assistants, ça devient un tournage professionnel.

On va de plus en plus vers la mise en scène du foyer ?

Oui, il y a un côté moins authentique et ça perd un peu de son charme. Je pense plus aux vlogs où on est maintenant moins proches des filles qu'auparavant.

C'est peut-être en rapport avec l'ambition de Akerman de proposer un temps lent qui était embrassé par ces formes à leurs débuts. Puis la popularité grandissante nous amène à retrouver le temps rapide de la consommation.

Oui, et je pense qu'elles ont maintenant accès à des données très précises. Je dis n'importe quoi mais par exemple, elles peuvent savoir qu'une vidéo de plus de 12 minutes n'est pas vue, ou bien que tout le monde arrête au bout de 7min30 et elles savent très précisément à quelle heure poster et quels contenus poster. C'est de là que vient une forme d'uniformisation des contenus et ça encourage à faire des petits formats parce que les gens sont pressés.

Tu disais que leurs quotidiens n'ont pas été affectés par l'année 2020, est-ce ton cas aussi ? Dans ton film *Bolly Coco, IRL*, tu suis une femme sur *Second Life*, un réseau social qui a connu un gain de popularité en 2020. Avais-tu pensé ce projet avant la pandémie ?

C'était prévu oui, et de cette manière-là, intégralement tourné dans *Second Life* sans rencontrer mon guide en vrai. J'étais allée une fois dans *Second Life* avant ça pour voir le musée de Chris Marker, mais je n'y étais jamais retournée et là, j'ai appris un peu avec cette fille, Bolly Coco. J'ai compris le plaisir qu'on peut avoir à se promener sur une plage virtuelle quand on est bloqué chez soi et je ne suis pas surprise du regain d'intérêt pour ces plateformes. On peut s'en servir comme Skype, mais avec un décor sympa et on a en plus des corps pour s'asseoir autour d'un faux feu de camp et discuter. C'est comme un zoom, mais en plus rigolo.

Et qu'en est-il de ta pratique de cinéaste ?

Je n'ai pas vraiment l'impression que ma pratique ait été affectée parce qu'elle était déjà celle d'une personne seule devant son ordinateur. Mais peut-être que les gens sont plus curieux de ce type de contenus. Les producteurs aussi se disent qu'on peut produire ce genre de films n'importe quand et je pense qu'ils vont donc se multiplier.

La diffusion en ligne joue sûrement un rôle là-dedans. Les machinimas² et les « desktop documentaries » sont adaptés aux petits écrans de nos maisons, plus que les films contemplatifs, puisqu'ils proposent des images issues de ces mêmes écrans.

Tout à fait. S'ils n'invitent malheureusement pas particulièrement à l'évasion en raison de leur mise en avant de ta position de spectateur, ce sont des films qui fonctionnent néanmoins très bien sur un écran d'ordinateur. Sans parler du fait que leur forme inclusive et en apparence artisanale incite à faire des films soi-même !

Concernant l'évasion, j'ai quand même l'impression qu'on peut, à travers le cinéma et de nouvelles formes visuelles, décroquer nos espaces. C'est ce que tu fais par exemple avec les séquences *Google Maps*.

Oui, sur un ordinateur, n'importe qui a accès à la vie de tas d'autres personnes et, en creusant un peu, on peut se retrouver ailleurs, chez quelqu'un d'autre, et comprendre sa vie de très près si cette personne s'expose sur Internet. Les séquences dont tu parles sont un peu une invitation à l'exploration. Le film a même eu une fin où *Google Maps* était, comme dans la version finale, utilisé pour aller voir ces différentes femmes et leurs difficultés mais ensuite, le personnage jaune qui sert d'outil de navigation, n'en pouvant plus, voyageait alors vers une île déserte pour contempler des palmiers. Le montage faisait alors apparaître une vidéo de palmiers sur YouTube. Certains retours m'ont signalé qu'on pouvait comprendre que le personnage se suicidait en sautant dans l'océan, ce qui m'a amenée à modifier le film pour sa fin actuelle...

Pour finir je voudrais te questionner sur ton rapport au huis clos, autant formellement qu'en termes de sujet. Dans tout ce qu'on a évoqué, il y a une volonté de voir ces espaces confinés comme des lieux d'acceptation de nos obsessions : du ménage à nos errances sur Youtube, la navigation au sein de ces huis clos banalise, et de manière positive, nos intimités et toutes les névroses qui les accompagnent.

Oui, c'est l'endroit où on peut par exemple collectionner des objets, accumuler des choses et laisser libre cours à tout ce qu'on cache à l'extérieur. J'aime beaucoup *La vie mode d'emploi* de Perec. Sur la couverture de l'exemplaire que j'ai, il y a une maison de poupée sans façade : on voit donc les pièces et chaque personnage dans sa case. Et dans ce livre apparaissent les petites obsessions de chacun, leurs histoires. Il a inventé un monde et une galerie de personnages énormes. Ce qui m'intéresse le plus, ce n'est pas voir chez les autres, mais imaginer ce qui se cache à l'intérieur. En ce moment, j'ai un projet qui est sur le même sujet que *Clean With Me*, mais où je voudrais qu'on entre dans la maison en 3D d'une youtubeuse, qu'on puisse aller fouiller chez elle et découvrir des aspects de sa vie qu'elle n'a pas montrés dans ses vidéos. Dans mon film, on a accès à l'intimité de certaines de ces femmes, mais pas à toutes. Ce n'est pas une seule femme, ce sont des témoignages mis bout à bout qui forment une sorte de portrait. Dans cet autre projet qui s'appelle *Sweet Home*, on sera encore dans une maison, mais une seule femme représentera toutes les autres et je voudrais qu'on aille fouiller à l'intérieur des tiroirs et autres recoins du lieu. C'est un huis clos poussé à l'extrême où j'aimerais que le spectateur soit lui-même enfermé.

D'autres projets à part celui-ci ?

Je suis en écriture sur ce projet et je fais aussi le pilote d'une websérie documentaire qui reprend le modèle du « desktop documentary » où chaque épisode suivrait une mode du YouTube féminin. Il y aura un épisode sur le ménage, évidemment. Le premier épisode est sur le *Miracle Morning*, une routine qui consiste à se lever à 5 heures du matin. On y suivra quelqu'un qui commence à regarder ce matériel sur son ordinateur en se demandant si se réveiller si tôt est vraiment la solution pour avoir plus de temps...

1. Le terme ASMR (Autonomous sensory meridian response) renvoie à une sensation agréable en réponse à un stimulus sensoriel. Par extension, il désigne des vidéos de relaxation qui, par des chuchotements et divers sons, visent à créer un frisson apaisant chez le spectateur.
2. Les machinimas sont des films d'animation réalisés en utilisant des images issues d'un jeu vidéo.